

Nicolas Bouyssi

Compression

**NICOLAS
BOUYSSI**

P.O.L
Extrait de la publication

Compression

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE GRIS, 2007

EN PLEIN VENT, 2008

Nicolas Bouyssi

Compression

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-291-6
www.pol-editeur.fr

À quelques stations de Château-Rouge, deux inconnus parmi les autres me rejoignent sur la banquette. J'imagine que c'est un couple d'adolescents, leur rire me semble jeune, autant que leur façon de prendre place. À peine assis, ils comparent les sonneries de leurs portables, et tout y passe de ce que ma sœur, ces derniers temps, aurait tendance à écouter. Je m'appelle Suzenot, j'essaie de lire, mais la répétition stridente des sonneries m'empêche de me concentrer. Du coup, je ferme mon livre et je croise mes jambes, à la façon d'un être qui se replie parce qu'il est sur la défensive ; ou il a peur et ne sait rien de ce qui peut lui arriver.

La tendresse du mollet qu'effleure le mien confirme qu'un de mes voisins est une jeune fille. Ses jambes sont nues. Elle porte une jupe, ou bien une robe, à moins qu'il ne s'agisse d'un short. Bris-

cart, de son côté, demeure fidèle dans ses techniques d'attente et d'affection. Il est couché sur mes chaussures depuis le départ de la rame. Il ne bronche pas, mais il soupire à chaque changement de sonnerie des deux portables. Comme il serait plutôt du genre patient en temps normal, la culpabilité finit par l'emporter, due au souci que Briscart retrouve son calme.

J'interpelle le couple assez doucement. J'ignore quelle tête est sur le moment la leur, et quel regard ils jettent sur nous. Toujours est-il que mes voisins éteignent leurs téléphones, et ils s'excusent. Je suis surpris par leur intonation. Elle est beaucoup plus grave que ce que leurs rires m'avaient laissé deviner. Je me demande si leur jeunesse, et même leur sexe, ont quelque chose de comparable avec ce que j'avais d'abord pensé... La distance qui me sépare de ma destination est à présent minime. J'aurais donc pu me passer d'intervenir et d'embêter ces gens. L'idée que Briscart soit satisfait l'emporte sans cesse sur mes scrupules. La rame repart pendant que son cou me touche la main. Je sens son souffle. Je sens ses poils et sa chaleur. Je rouvre mon livre et je laisse filer le bout de mon doigt sur le papier.

J'arrive à la station Strasbourg-Saint-Denis vers quatorze heures. Une sorte de blues rudimentaire survient du quai. Le son est assourdi par plusieurs corps, où vont se perdre les notes aiguës. Dès que je

m'enquiers, autour de moi, de ce qui se trame, une femme m'annonce qu'un type qui quête manipule un petit pantin. Ce dernier porterait même une veste en jean et il aurait en main une guitare jouet. C'est incroyable : bien que le son émane d'un poste, on a vraiment l'impression d'entendre chanter le petit pantin. Puis la femme me fixe sans doute, car quelques questions fusent, les mêmes que d'habitude sur les étapes à venir de mon trajet. La manière que la femme a de parler ne m'emballe pas. Je l'imagine absurdement de la même taille que le pantin. Qu'est-ce qu'elle me veut? Je décline l'aide qu'elle me propose, et je me faufile parmi la foule, en frôlant le mur avec la main.

J'atteins l'air libre. Il est compact. Je m'assois sur une des marches les plus élevées de la bouche de métro. Hélène m'y a donné comme d'habitude son rendez-vous. Il est prévu, depuis la veille, que nous allions nous promener sur les boulevards, entre autres histoire de m'acheter de nouveaux vêtements.

Un rayon de soleil se plante sur mon épaule. Un autre plus vacillant me chauffe la nuque. La plupart des Parisiens sont en vacances, déjà partis pour des pays lointains où je ne mettrai jamais les pieds. Mais la station Strasbourg-Saint-Denis reste passante. Quant à Hélène, elle n'est pas là, alors qu'elle vit à une centaine de mètres. Il est probable qu'en étant debout, voire à l'écart, on m'apercevra davantage.

Elle est ponctuelle, généralement. Je décide d'aller l'attendre près d'un kiosque à journaux. Celui qui fait l'angle se trouve sur le même trottoir. Il a été planté non loin d'une banque et d'une brasserie. Je tergiverse tellement avant de me mettre en route qu'on me demande encore si on pourrait m'aider. Je n'ai besoin de personne pour le moment. Je préférerais qu'Hélène arrive. Au lieu de le dire, je remercie mon interlocuteur et je m'éloigne. Hélène est de trois ans mon aînée, elle a un nez petit et droit, des cheveux plats. Ses lèvres charnues, chaque fois que je les touche, me semblent humides et presque froides. On m'a appris que son sourire forçait parfois le regard des gens à se baisser.

Je pourrais bien sûr la contacter, mais j'ai oublié mon téléphone, et je ne connais pas son numéro par cœur. Le vendeur de journaux m'informe d'une voix d'horloge parlante qu'il est quatorze heures trente. Briscart sent croître mon anxiété, il frotte son flanc contre ma jambe. Comme ma nouvelle position n'a rien donné de convaincant, je reviens m'asseoir sur une des marches. Briscart s'agite, et je tire vers moi l'extrémité de son harnais. Il doit instinctivement se rappeler que c'est Hélène qui aurait dû lui apporter sa nourriture. Mais quelqu'un est venu me prendre la main, un autre sauveur, évidemment. Il m'interrompt dans l'ordre précaire de mes pensées.

La taille de ses doigts me révèle que j'ai affaire à un homme. Ses doigts sont gras. Il me glisse en silence trois pièces de deux euros dans la paume. Loin de me

sentir vexé, j'admets qu'un type comme moi, avec ma tête, assis tout seul à une sortie de métro, prête assez vite à confusion. Je lui déclare qu'il y a erreur sur la personne. J'attends ma sœur, elle ne devrait pas tarder – et je ne fais pas la manche. L'homme repart après avoir récupéré son argent. Je le suppose déçu à en juger par le temps qu'il prend pour s'en aller. Je conjecture que sa figure est rouge comme une tomate.

En ce qui concerne l'évolution de mes vêtements, je les aimais verts auparavant, à cause de l'herbe. J'aimais l'orange à cause du fruit et de sa pelure. Je choisissais la couleur de mes habits en fonction de mon attirance pour des odeurs, ou de mon goût et de ce que j'éprouvais par le toucher. Je n'ai jamais eu le moindre penchant pour le marron, la bogue est une chose dure, elle est hostile. Il faut l'ébouillanter pour qu'elle éclate et que ce qu'elle cache devienne mangeable. Il faut l'ébouillanter avant de pouvoir utiliser des ongles qui la découpent. De telles associations, malheureusement, ne m'aident pas plus à m'y retrouver.

Hélène m'a conseillé, afin de m'éviter le ridicule, de m'habiller suivant ses choix au commencement de ma treizième année. Elle a été à l'origine de la plupart de mes changements. Elle m'a beaucoup formé, et déformé.

★

La puissance des rayons du soleil paraît déjà avoir baissé. Briscart gémit, Hélène ne se manifeste pas. Je reconnâtrai pourtant sa démarche quelles que soient sa paire de bottines et la hauteur de ses talons. D'après mes observations précédentes, faites en cachette, ses enjambées sont supérieures à la moyenne. Hélène est une femme grande, qui me dépasse d'une tête. Elle a du charme et elle m'a dit qu'on continue de la courtiser. C'est là ce qui explique son air hautain et ses lèvres froides. C'est une femme bien. Par son allure à ce point fuyante, elle marque qu'elle a horreur de se faire draguer.

Le rythme des pas autour de moi oscille entre une lenteur marécageuse et touristique, et une espèce de staccato qui noie le reste des piétons. Briscart m'engage d'un coup de langue à me relever. Je m'essuie la main sur son dos, je lui demande s'il veut manger. Il est content, un rien suffit chez lui dès que nous sommes dehors. Il prend les devants, et on rejoint le McDonald's du boulevard de Sébastopol.

Une odeur de frites nauséabonde s'impose bientôt sur celle des gaz d'échappement. Le McDonald's est protégé par un vigile. Lorsqu'on y entre, il faut tourner à gauche pour éviter un espace vide où s'agglutinent quelques tablettes. On file tout droit avec Briscart jusqu'à ce que son arrêt m'indique que j'ai atteint une des trois queues. Toutes sortes d'accents, toutes les sortes d'âge et les deux sexes y sont représentés. Je m'y tais lorsqu'on m'en laisse le temps.

Ce n'est pas le cas. Une mère et sa fillette nous interceptent. Elles nous conduisent devant les caisses, au-delà desquelles une voix atone tient à savoir ce que je voudrais. La mère doit me prendre pour sa fillette, ou croire que je suis sourd. Elle me répète deux fois la question qu'on me pose. Je lui souris et je lui dis que j'ai compris. Après, j'explique à la personne qui me fait face – une autre femme – qu'il n'est pas question de moi, mais de Briscart. Il commence par faire le fou. Puis il acquiesce en ressortant la langue, ce que je devine chaque fois que sa respiration devient hale-tante. Je suis certain qu'il a hoché la tête au même instant, et que ses yeux ont dénoté de la reconnaissance. Briscart n'a pas de secrets pour moi.

Le bruit de l'emballage qu'on ferme et qu'on dépose sur le comptoir m'apprend que son repas est prêt à être mangé. J'étale mes pièces sur le comptoir et je compte mon argent méthodiquement. Je dodeline un peu en le comptant.

Maintenant que j'ai regagné l'extérieur, l'odeur de frites nauséabonde s'est estompée. Mes poches sont vides, Briscart a dévoré ses bouts de poulet panés sur le trottoir avec des grommellements de jubilation. Grand bien lui fasse. Mon anxiété vient de reprendre. Peut-être qu'Hélène est apparue durant mon absence. Elle m'a cherché, et elle s'inquiète elle-même de ne pas m'avoir trouvé. Puisqu'elle connaît par cœur mes valse-hésitations, ce que je dis n'a pas

de sens. Je me souviens très bien de ses reproches les plus courants, mais elle n'a pas pu avoir le mauvais goût de repartir si vite. Et puis pour où ? Je crains plutôt que son retard résulte d'un contretemps.

Hélène, depuis deux mois, habite 11, rue de Cléry. Il n'est pas encore dans les habitudes de Briscart de m'y conduire. Je demande mon chemin à un passant, alors qu'il est en train de transmettre des ordres de suppression de messages à son téléphone. L'opération n'a pas l'air simple. Le type mitraille son appareil de borborygmes et de monosyllabes exaspérés. Il cloue le bec à l'appareil, et il devient aimable. Il accepte sans trop de mal de nous accompagner.

C'est un bavard. Il m'annonce d'abord que le feu est rouge. Il glisse ensuite sa main sous mon aisselle, afin qu'on traverse la route avec prudence. Il semble étonné, dès que le bonhomme passe au vert, par la fermeté de ma démarche. Il n'en revient pas non plus, devant l'immeuble d'Hélène, que je sois assez grand pour composer tout seul le code de porte d'entrée... Auparavant, elle a vécu près de chez moi, dans un trois-pièces rue Doudeauville. Son voisin du dessous lui adressait souvent des mots gentils, lorsqu'elle passait sur son palier, ou bien qu'ils se croisaient dans les parties communes. À cause des compliments, elle ne se doutait encore de rien. Cinq ans plus tard, Hélène a organisé une fête pour son anniversaire, et l'homme a profité du durcissement de la loi sur le tapage nocturne pour inviter les flics. Hélène n'était alors que locataire.

L'alcool coulait à flots, les invités étaient nombreux et tous joyeux. Ma sœur a ri et a dansé pendant cette fête. Elle a du coffre et tient de notre mère la force de son organe. Après avoir tambouriné le plafond et lui avoir envoyé les flics, son voisin a continué de la harceler. Il lui a dit qu'elle était incorrecte et hystérique, et qu'il allait contacter le syndic afin qu'on rompe son bail.

Hélène est selon moi une femme qu'on intimide trop facilement. Elle s'est prostrée en se disant qu'elle avait tort, puis elle a déprimé en ressassant des bourdes qu'elle n'avait pas commises. Elle a posé un préavis et a déménagé en catastrophe vers un deux-pièces qui contient mal toutes ses affaires. Elle l'a acheté en se disant que son statut de propriétaire ôterait de sa vie les éternels problèmes de voisinage. Je n'ai bien sûr pas pu l'aider au cours de son déménagement.

Briscart prend d'assaut la cage d'escalier. C'est un brouillon. Il néglige de renifler les paillasons qu'on croise. Il serait prêt, tout à sa joie, à courir sans m'attendre d'étage en étage. Je lui ordonne d'un claquement de langue de se calmer. Quand il paraît l'avoir compris – je l'ai vérifié à la position de ses oreilles, inclinées vers le sol –, j'appuie sur des craquelures jusqu'à repérer le bois verni de la porte. J'enfonçe énergiquement le bouton de la sonnette, et je me dis : au moins entendre un son, un frémissement, l'écho le plus minime que puisse produire une existence. Mais il n'y a rien.

Mon doigt se recroqueville dans un recoin sans intérêt de ma poche de veste. Ma sœur n'est pourtant pas du genre à s'endormir l'après-midi. Je la connais, elle est active et travailleuse. Ses journées sont toujours pleines d'occupations. Ignorant tout de son nouvel emploi du temps depuis qu'elle a déménagé, j'espère qu'elle m'a laissé un message d'explications sur mon téléphone.

★

J'ai mémorisé le chemin et je retourne à la station de métro sans encombre, sans que Briscart ait à me guider, après avoir attendu près d'un caniveau que le vrombissement des véhicules s'atténue pour traverser. Je ne pense plus à ma sœur à ce moment-là. Je ne me dis pas encore que je vais utiliser le double des clés qu'elle m'a confié le mois dernier. Je tente de ne pas me sentir coupable. Je suis moi-même. Je me détache.

Je suis accompagné de passagers hâtifs. Je parcours un long couloir (haut de plafond?), brisé par plusieurs coudes. Le type qui quête et sa poupée de chiffons ont disparu. Mes pas résonnent. J'utilise mes oreilles et mes épaules pour localiser les obstacles. Je sais depuis longtemps qu'un quai de métro est divisé en trois parties. La plus grande est goudronnée et c'est sur elle que la majorité des voyageurs vaquent et patientent. Outre des armoires électriques, un extincteur, des distributeurs de friandises et de boissons, on

y trouve des séries de sièges en plastique. Ils sont surplombés par des affiches que des hommes munis de colle et d'une échelle changent en silence régulièrement.

Les hommes posent leur échelle entre les sièges. Ils sont rivés aux murs et séparés les uns des autres par près d'un mètre. Ils sont incurvés dans des directions inconfortables, de sorte que les clochards ou les paumés n'ont pas le moyen de s'y allonger. La deuxième partie du quai est celle qui m'importe le plus. Elle est ornée d'une bande caoutchouteuse étroite, parallèle à la première partie, et fragmentée en longs rectangles. Chaque plaque est couverte d'aspérités hémisphériques semblables en densité au papier bulles. Les plaques fonctionnent comme une interdiction de s'approcher du bord du quai.

La troisième partie n'est pas large non plus. Elle borde la voie; elle est peinte en blanc, m'a-t-on dit. Elle est fréquentée par des suicidaires qui l'emploient comme un tremplin, un toit d'immeuble ou un plongoir. Mais elle est destinée à des personnes qui n'ont pas peur du vide, ou bien de tomber. Ce qui n'est pas mon cas. On peut repérer le même genre de plaques signalétiques au seuil des passages piétons.

J'évite de justesse une armoire électrique et je me cogne à l'arête d'un distributeur. J'injurie intérieurement l'automate sur une vingtaine de mètres. Après, je me fige sur le rectangle – dense en bubons – le plus proche du wagon de tête. Je tourne la tête vers le pla-

fond. On m'a appris qu'au-dessous d'un miroir que la convexité rend panoramique, un moniteur est accroché et sert à signaler au conducteur à quel moment il peut partir sans risque qu'un corps glisse sous la rame et s'y disloque.

Je m'emmerde. Puis le métro finit par arriver. Ses portes s'ouvrent, elles laissent surgir une quinzaine de personnes. Tandis que la sirène retentit, et que l'angoisse idiote de ne pas pouvoir monter augmente chez mon voisin de gauche, celui de droite prend son élan. Il joue des coudes. Je sens sa nuque non loin de ma bouche. Ses cheveux sont pour leur part près de mon nez. Son bouquet de mèches, alors que j'entre, exhale le vétiver. Son col de chemise diffuse un after-shave poivré. Mais se dégage avant toute chose de sa présence un fort effluve de cigarette au menthol. Les trois fragrances s'associent bien, je trouve. Au même instant, les deux portes se referment.

Bruit de pistons. Un usager m'annonce, à la hauteur d'une barre d'appui, que Briscart lui a montré ses dents. Je suis Briscart. Il se faufile au-delà d'une seconde barre, parmi les autres jambes, jusqu'à se réfugier dans un des angles du wagon. C'est à la gauche d'une vitre qui donne sur la cabine du conducteur. Briscart se couche entre deux voyageurs. L'un d'eux froisse plusieurs fois les pages de ce qu'il lit. L'autre écoute de la musique au casque. Il est content, à en juger par sa manière de battre le rythme

contre une des portes. Je reconnais le blues qu'a feint de jouer la petite poupée...

Je parle dans ma vie à une somme incroyable d'inconnus. C'est l'avantage des types comme moi, dit-on. Mais là réside aussi leur principal inconvénient. Une nuit, au sortir de la station Saint-Michel, quelqu'un m'a attrapé le bras en spéculant sur mes limites. J'ai eu affaire à un violent, une petite frappe d'à peine vingt ans. Il s'agissait d'un pauvre garçon, je pense, en train de subir le paroxysme de sa longue crise de puberté.

Briscart ne plaisante pas dans ce genre de situations. Il est conscient du mal qu'on peut me faire et ne lésine pas sur les moyens de me défendre. À défaut de l'encourager, je n'ai jamais cherché à modifier son caractère par mon éducation. La supplication du type s'est amplifiée pendant que sa chair était en train de se faire broyer. Briscart a lâché prise avant que ses dents atteignent un os, et qu'il se brise.

Un de ces inconnus pour qui ma vie est une aubaine me cède sa place sur une banquette. Il me tire vers l'avant en m'incitant à m'asseoir. Il souligne ses suggestions de politesses banales. Je reste debout, et j'imagine, à la façon que l'homme a de plier le bras, qu'il est plus petit que moi. Or j'ai comme tout le monde besoin de dominer à l'occasion. J'ai comme on dit mon amour-propre. Notre exercice de mésaventure a l'air d'avoir épuisé le type. Il ôte sa main de

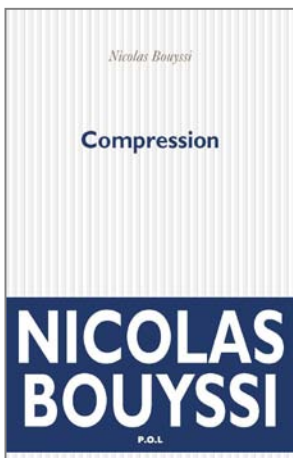
mon épaule et il s'éloigne vers sa banquette en maugréant.

La sirène neutre du métro m'informe que nous allons quitter la station Château-d'Eau. Je regrette de ne pas avoir été m'asseoir. Je suis tassé contre les portes. Il fait très chaud et l'air est toujours aussi compact. On pourrait presque en arracher des bouts avec les doigts et les brouter. Un bracelet-montre ou une gourmète laboure mes côtes, quand le front de Briscart se fraie à grande vitesse un chemin parmi les jambes qui s'éparpillent autour de moi. Briscart a de l'initiative, souvent. Sa queue taillée comme une serpette me fouette le bas du pantalon. Dès qu'il s'exclame, à sa manière, en alternant les souffles et les cris rauques, j'en conclus qu'Hélène est parmi nous.

Mon cœur s'est emballé, puis frappe deux coups très lents contre mon torse. Ce n'est pas elle. Je viens de comprendre. Briscart essaie de m'entraîner vers une personne qui tient un chat dans une grosse boîte. Persévérant, il joue de son front, comme d'une pelle dure, dans l'idée fixe d'aller le saluer. Le chat se met à miauler. L'un de mes genoux fait connaissance avec une cuisse couverte de rien. Parallèlement, une mauvaise haleine, suivie d'une odeur d'eau de rose, envahit mes narines. Des usagers protestent et me refoulent sans ménagement, comme un paquet, vers une banquette.

J'engueule Briscart en lui pliant l'oreille en direction du sol. Des filets d'air s'infiltrèrent par des portions

Achévé d'imprimer en février 2008
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2091
N° d'édition : 162045
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2008
Imprimé en France



Nicolas Bouyssi
Compression

Cette édition électronique du livre
Compression de NICOLAS BOUYSSI
a été réalisée le 5 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2008
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846822916)
Code Sodis : N43834 - ISBN : 9782818003558
Numéro d'édition : 162045